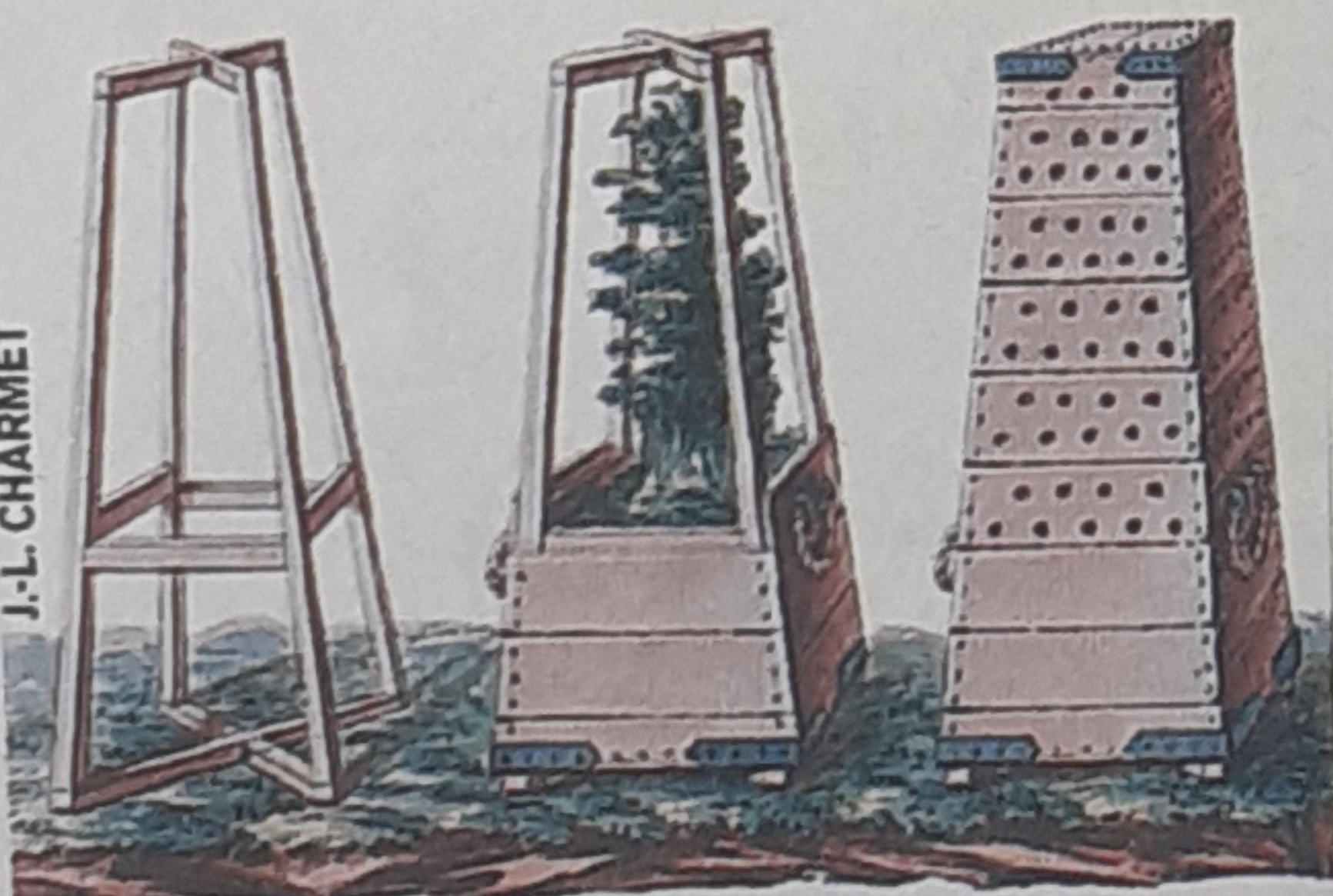


Imaginez Paris sans platanes et Nice sans palmiers !

► Suite de la page 156

ge en passant le cap Horn. Parvenu à Cadix, les Espagnols intriguent pour s'approprier les richesses du second navire. On lui réclame la moitié de ces soixante-treize caisses d'échantillons botaniques. Il n'a pas le choix et cède sous la pression : il s'engage alors à ne pas rédiger ni publier le résultat de ses découvertes avant que ses homologues espagnols n'aient communiqué les leurs !

Outre les risques inhérents au voyage, les vols et les conspirations, les végétaux doivent survivre à des conditionnements inadéquats. Entassés dans des caisses en bois, des sacs, la plupart des graines ou des plants périssent durant le transport. L'invention de serres portatives étanches (les caisses de Ward) au milieu du



Les marins partageaient leur eau avec les arbustes sous serre.

XIX^e siècle remédie à ce problème et facilite les longs périples. Reste pour celles qui survivent à s'acclimater et croître sur un sol étranger. Des épreuves que le pin, le ginkgo biloba, le lilas, l'eucalyptus, le cèdre du Liban, le micondoul et autres palmiers ont surmontées pour, aujourd'hui, ne faire plus qu'un avec la faune autochtone française.

Karine Jacquet ■

A lire : *le Marronnier, le Platane, le Robinier faux acacia, le Cèdre*, collection « le nom de l'arbre », éd. Acte Sud.
Larousse des arbres et des arbustes, Jacques Brosse.
Voyages, trois siècles d'explorations naturalistes, Tony Rice, éd. Delachaux et Niestlé.

CORDIER/JACANA



Le nom du marronnier se réfère au chêne à fruit comestible (*Aesculus*), et au cheval (*hippocastanum*).

C'est à Vienne que Lécluse découvre le premier marronnier d'Inde



Charles de Lécluse (1526-1609)

Si, depuis la fin du XVII^e siècle, le marronnier d'Inde ombrage de son riche feuillage les parcs et jardins d'Europe, son ère géographique d'origine est longtemps restée un mystère. A tel point qu'au XIX^e siècle plusieurs expéditions botaniques sont organisées dans les montagnes d'Inde à la recherche de cette majestueuse essence. En vain.

Pour les botanistes, la seule piste fiable est Istanbul, où l'on a l'habitude d'administrer des marrons aux chevaux poussifs. Cette capitale est la plaque tournante des graines qui parviennent jusqu'en Europe. Mais c'est finalement dans les montagnes du nord de la Grèce et de la Bulgarie que des chercheurs découvriront l'espèce originelle.



L'extrait de marrons soigne aujourd'hui la circulation sanguine.

M. VIARD/HORIZON

Retour sur le passé. L'histoire de son introduction débute en 1576 à Vienne. C'est le Français Charles de Lécluse, baptisé Clusius, qui, le premier, accueille ces précieuses semences. Très célèbre pour ses herborisations à travers l'Europe, de Lécluse officie alors à Vienne dans les jardins impériaux de l'empereur Maximilien II. C'est là qu'il reçoit de l'ambassadeur du Saint Empire à Constantinople, le baron D. von Unghaden, les premières graines. Les arbres feront la gloire de Vienne cinq ans plus tard. L'espèce se propage ensuite en Angleterre. Elle atteint Paris en 1615 grâce au botaniste français Bachelier qui, après un séjour à Istanbul, plante quelques graines dans la cour de l'hôtel de Soubise, dans le quartier du Marais. L'un des spécimens vécut jusqu'en 1840.

Douglas sort ses pistolets et tire sur le pin à sucre !

Rien ne prédisposait le jeune jardinier écossais David Douglas à devenir botaniste. Pourtant, c'est à lui que l'on doit l'introduction du plus gigantesque des pins : le pin à sucre, qui peut atteindre jusqu'à 80 m de hauteur.

A 25 ans, en avril 1825, il aborde pour la seconde fois l'Amérique du Nord. Lancé sur les traces des trappeurs dans les territoires indiens, il découvre « en fouillant dans les poches des Indiens Kalapuyas de la rivière Columbia », comme il l'écrit dans son journal, des pignons de pin grillés mélangés à du tabac. Intrigué, il part à la recherche de l'arbre. Au terme d'un périple d'un an, qui le conduit à plus de 250 km vers le sud, il découvre une immense pinède. Mais l'objet de sa quête, les cônes, reste inaccessible. Les



DERKE O'HARA/GETTY STONE

L'arbre exsude des larmes de résine claire et sucrée, d'où son nom.

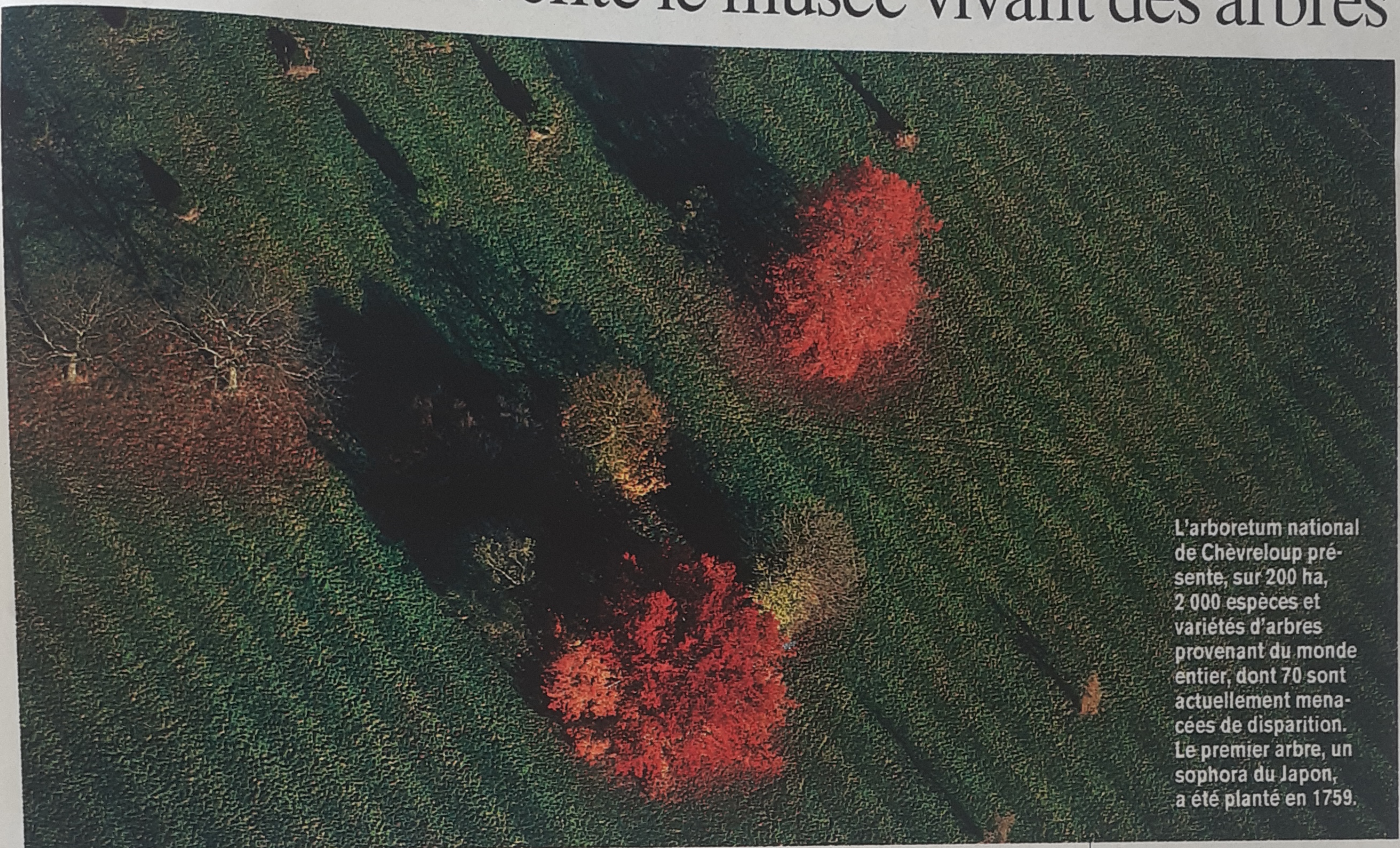
branches ne se développant que dans la partie supérieure du tronc, les fruits sont hors de portée. Aussi, pour les faire tomber, il prend ses deux petits pistolets et tire sur les branches. Ça marche ! Mais le temps de glaner quelques cônes, le jeune Écossais se retrouve cerné par un groupe d'Indiens. Il parvient toutefois à s'échapper grâce à ses armes. Deux ans plus tard, en 1827, les précieuses graines parviennent en Angleterre, où elles sont acclimatées. David Douglas poursuit sa récolte à travers l'Amérique. En juillet 1834, à Hawaii, il tombe dans un piège creusé dans le sol et meurt piétiné par un taureau prisonnier de la fosse.



David Douglas (1799-1834)

GRANGER COLLECTION

Le XVII^e siècle invente le musée vivant des arbres



L'arboretum national de Chèvreloup présente, sur 200 ha, 2 000 espèces et variétés d'arbres provenant du monde entier, dont 70 sont actuellement menacées de disparition. Le premier arbre, un sophora du Japon, a été planté en 1759.

YANN ARTHUS-BERTRAND/ALTITUDE

En 1545, à travers leurs essences, les nations vont, pour la première fois, cohabiter pacifiquement : les arboretums sont nés...

En 1740, le moine jésuite Pierre d'Incarville, en mission en Chine, expédie à Paris au botaniste Bernard de Jussieu 300 spécimens botaniques. Ils ne seront étudiés que cent quarante ans plus tard !

Depuis les croisades, beaucoup de graines d'arbres rapportées des quatre coins de la planète terminent leur vie au fond d'une caisse. Faute de botanistes confirmés, de connaissances approfondies et, surtout, de structures pour les planter, ces trésors pourrissent dans l'oubli le plus total. Quelques-unes, plus chanceuses, atterrissent dans les jardins privés des moines ou des apothicaires. Là, profitant des bons soins de ces jardiniers, ces espèces s'acclimatent, comme le marronnier ou encore le platane.

Au milieu du XVII^e siècle, les arbres et les plantes exotiques deviennent à la mode. Pionniers, les Italiens ouvrent en 1545 les premiers et célèbres jardins botaniques de Pise et de Padoue, imités bientôt par leurs voisins alle-

mands. En France, la botanique reste une science d'érudits, malgré les demandes de l'université de Montpellier qui insiste pour obtenir de l'Etat la création d'un jardin. Mais rien n'y fait.

Paris et Montpellier rivalisent pour le plus beau jardin

Les précieux butins n'ont toujours pas de destinations fixes. Seuls quelques jardins réputés les accueillent. Comme celui de l'apothicaire Nicolas Houël, créé en 1577 à la maison de la Charité chrétienne à Paris, ou encore celui de Jean Robin, à la pointe de Notre-Dame, « semé » à la fin du XVI^e siècle. Il faudra attendre l'édit du 11 mars 1595, ordonné par Henri IV, pour que le premier jardin botanique s'épanouisse à Montpellier. Sous l'impulsion de son médecin, Jean Héroard, Louis XIII décide le 6 juillet 1626 de doter la capitale de son premier jardin royal des plantes (futur Jardin des Plantes). Reste à trouver

le terrain. C'est chose faite en 1635, mais les portes du jardin ne s'ouvrent que cinq ans plus tard. La fièvre botanique enflamme les XVIII^e et XIX^e siècles et conduit à la création des arboretums. A la fois musées, parcs et sanctuaires, les arboretums sont des espaces où se concentrent des espèces venues de tous les continents.

Actuellement, on classe les dizaines d'arboretums français, nationaux et privés, en trois catégories, suivant leur vocation. Les arboretums forestiers, ou *sylvetums*, regroupent un nombre limité d'espèces représentées par 25, voire 100 spécimens, en vue de leur étude ou pour un éventuel reboisement.

A l'inverse, les arboretums de collection rassemblent des espèces de toute la planète, représentées en petit nombre, de 2 à 3 unités, parfois par un unique exemplaire. Leur fonction est d'étudier les essences exotiques en vue de leur acclimatation.

Enfin, les arboretums paysagers réunissent des espèces de tous les continents dans un but esthétique : des lieux de dépaysement et de découverte.

K. J. ■

En automne, visitez les arboretums

- Arboretum national des Barres, 45290 Nogent-sur-Vernisson. Tél. : 02 38 97 62 21.
- Arboretum de Chèvreloup 78150 Rocquencourt. Tél. : 01 39 55 53 80.
- Arboretum de Balaine 03460 Villeneuve-sur-Allier. Tél. : 04 70 43 30 07.
- Arboretum du château d'Harcourt, 27800 Harcourt. Tél. : 02 32 46 29 70.
- Arboretum Jean-Baptiste de Vilmorin, 91370 Verrières-le-Buisson. Tél. : 01 69 20 20 01.
- Arboretum de la villa Thuret 06600 Antibes. Tél. : 04 93 67 88 66.
- Arboretum des Gouleyrous, 66720 Tautavel. Tél. : 04 68 29 47 40.
- Arboretum Allard 49000 Angers. Tél. : 02 41 22 53 03